

Discussions avec les étudiant.e.s de l'ESADHaR du Havre à propos de l'expérience du Workshop étudiants inter-écoles d'art à Paris .

Présents : Solène, Jean-Elie, Pauline, Lucie, Adrien, Cécile, Gwendoline, Marion.

Absents : Pierrick, Lucile, Lucas, Romain, Sophie.

Solène : Je n'avais pas d'attente spécifique en arrivant. Ça me semblait être un projet, non pas floue mais suffisamment ouvert pour qu'il n'y est rien de figé. J'attendais de voir ce qui allait se passer. Et en même temps comme je viens tout juste d'arriver dans les écoles d'art, je n'avais pas de revendications particulière. J'étais plutôt curieuse de connaître celle des autres. C'est le genre d'endroit où j'aimerais bien lancer des projets et proposer des choses et en même temps je me sentais pas la légitimité de le faire.

Pendant la semaine passé à Paris, je me sentais un peu en retrait et j'étais un peu en position d'observatrice les trois premiers jours. Ça à été une expérience forte et assez personnelles. Je ne saurais pas dire exactement ce que ça m'apporte, ça ne fait pas naître directement des projets, mais je pense que ça me nourris, je sais pas encore comment mais ça me donne envie de faire des choses.

Marion : Est ce que cette expérience te donne des envies que tu n'avais pas en arrivant en école d'art ?

S : Je pense pas, mais ça me fait réfléchir sur le travail en collectif. J'ai pu entrevoir la possibilité de faire le pont entre travail personnel et travail en collectif, jongler entre les deux est une possibilité.

Gwendoline : Moi je suis arrivé avec des attentes, puisque le site internet détaillait pas mal de choses que m'intéressait. J'ai trouvé que pleins de choses avait fonctionné en terme d'intelligence collectives. La vie en communauté m'as parus très bien fonctionner, surtout pour les repas. Le fait que les ateliers soit proposé par des étudiant.e.s m'as beaucoup plus. D'apprendre avec les autres, ensembles, sans enseignant.e.s, sans cadres pour nous enfermer. Avoir été capable d'apprendre les uns des autres est assez motivant pour refaire ce genre d'expérience. Faire une école éphémère de temps en temps pour apprendre autrement. En tant que nouvelle étudiante en école d'art, j'ai très vite compris tout les problème qui réside dans les écoles et c'est bien de le savoir. Le côté très militant, certes sous-tendu, mais qui était là m'as beaucoup plu. Il me semble que le militantisme est indissociable de ce que nous faisons en école d'art.

Le petit bémols serais sur le lieu. Même si c'est un lieu très atypique pour Paris, il n'as rien de révolutionnaire et on sentait un peu que c'est ce que voulait faire passer les associations qui coordonnent le projet.

M : Le lieux à posé beaucoup de questions.

G : Oui dans ton texte notamment tu en parle et je suis d'accord avec ce que tu à écrit.

M : Comment on s'approprié un lieux qui est censé être une vitrine ? On a bien vu que ça n'as pas fonctionner. Mais pour revenir un peu sur ce que tu disait, la politisation de ce rassemblement : est-ce que le fait d'avoir pris conscience des problèmes et questionnements qu'on soulevait sur les écoles, t'a donné envie de faire des choses dans notre école ?

G : Oui, mettre des choses en place ensemble. Même de façon national, faire d'autre rassemblement étudiants. L'union fait la force.

M : L'idée aussi de faire une sorte de front. Si jamais on fait des appels à occupations des écoles qui sont sur le chemin de la fermeture, est ce que ce serait des endroits où tu aurais envie d'aller ?

G : Oui, bon toujours avec l'idée qu'on a le diplôme à la fin de l'année.

Jean-Elie : Ça à été, individuellement, une expérience assez fantastique d'ouverture, c'était un peu mon fantasme ce genre de rassemblement inter-école. De réunir autant de gens autour des causes qui nous concernent tous. Même si chez nous elles sont plus minimes que dans d'autres école, ça fait quand même un cumule, un empilement de problèmes sur lequel il est pertinent d'échanger.

Globalement j'en est retiré que du bon. Ce fut à extrêmement formateur.

Ce qui est un peu démotivant, c'est de revenir ici. Dans notre réalité d'école d'art face à des gens qui sont pas forcément informer ou intéresser, ce qui n'est pas grave. Se dire qu'il y a encore tout à faire. Parce que effectivement ça à été beaucoup des mots qui ont été échangés. Maintenant il vas être temps de poser les choses. Et si cette année, il y a des occupations, je me rendrais disponible pour y aller . Voir ce qu'on peut faire face aux institutions qui sont une chaîne monumentale de personnes ayant une autorité et si il n'y a pas moyen de faire ployer ces institutions, continuer de faire des rassemblement ponctuel, éphémère comme disait Gwendoline, d'école alternative.

Marion : Tu l'as donc vécu comme une tentative de faire une école ?

J.E : Disons qu'on ne le cherchait pas, mais c'est ce qui s'est produit. Ce qui était annoncé dans les textes ne s'est pas forcément déployé. Vos attentes n'était pas énoncé dans la présentation du workshop ne se sont pas non plus réalisé, donc je ne pense pas que l'on peut en vouloir aux étudiant.e.s car les axes n'avait pas été précisé au moments du workshop. Mais peut-être qu'il y aurait eu moins de monde si tout avait été très clair. Ça s'est transformé en une ébauche d'école alternative en auto-gestion en quasi auto-subsistance. C'est un début de quelque choses de plus grand à faire.

Adrien : Moi j'étais sur deux fronts. Étant en stage avec Yes We Camp en même temps. J'ai voulu participer pleinement et ne pas rester sur le côté sauf que mes journées étaient prises par ce stage, j'ai essayer d'être présent au AG, aux repas... Dans les temps collectif auquel j'ai pu participer, j'ai trouvé très beau le mélange des personnes. Sans cet événement, les possibilités de rencontre avec ces personnes n'existent pas.

Par rapport aux attentes, ça n'as pas peut-être pas été aussi loin qu'on le voulait mais d'une certaine façon on a pu se rendre compte que chaque étudiant.e.s avaient des attentes différentes d'une école.

J'ai passé un très bon moment là bas, c'était un peu dur de partir même si je me suis rendu compte que le lieux n'était pas si beau, si immaculé que ce qu'il dégage visuellement.

Marion : C'est vrai que toi tu à travailler avec Yes We Camp, tu t'es balader sur le site, tu à vu les endroits où nous ne passons que rapidement.

A : Quand Jean-Elie parle de Zoo ou quand on avait abordé ensemble la question de la violence du lieu, j'ai vraiment réalisé qu'il y avait un problème. Il y a deux mondes différents. La journée, le lieu est un peu vide, occupé par les résidents qui n'interagissent pas trop avec les gens de l'extérieur. Et le soir c'est le public qui prend place. Le côté Zoo je l'es vraiment ressenti le dimanche, quand j'ai fait ma lessive et que sans qu'on me le demande une trentaine de personne m'ont pris en photo ou m'on filmé. C'était assez difficile.

M : Ce lieu est vraiment difficile. On à du mal à s'approprier quoi que ce soit. J'ai passer mon temps à dire aux participants des choses qui peuvent paraître stupide. Par exemple de ne pas laisser les brosses à dents sur les lavabos. Le fait de laisser sa brosse à dent, induit

le fait d'habiter l'espace, hors le camping où nous étions est fait pour être pris en photos par les visiteurs. C'est une vitrine.

A : On a pas pu investir pleinement le lieu.

G : Et ça s'est d'autant plus vu avec l'intervention d'un des membres de Yes We Camp qui nous a dit plusieurs fois que le camping se devait d'être propre.

M : Propre pour les visiteurs et non pas pour les résidents.

S : On se sent presque dans un parc d'attractions.

M : C'est très violent.

A : C'est de la violence symbolique.

G : C'est comme pendant l'intervention de Yes We Camp, quand on nous a rappelé que nous ne pouvons pas faire rentrer n'importe qui sur le camping car les résidents eux ont attendu des années pour avoir leur place. Donc ce lieu, aussi innovant qu'il veut paraître, continue le système déjà mis en place.

M : On travaillait avec les associations sur place et nous avons obligation d'avoir une politique très stricte sur les hébergements. Et ça pose encore une fois la question de comment on habite un lieu, comment on l'ouvre aux autres. Et là, nous ne pouvons pas l'ouvrir. Comme les restrictions d'utilisation des espaces qui doivent fermer à 19h, l'obligation de fermer à clefs même si on est dans le bâtiment, de ne pas laisser les productions dans les salles.

Lucie : Tout ce que vous avez jusqu'à maintenant je suis plutôt d'accord. Je suis arrivé la deuxième semaine. Et cette expérience m'a fait plus que amorcer mes réflexions sur qu'est ce qu'être un étudiant en art, sur ce qu'est l'école d'art. J'ai l'impression que ça a été le cas pour beaucoup d'autres personnes qui étaient présentes. Même si ce n'est pas encore mature, c'est le début de quelques choses. Effectivement le côté Zoo, je l'ai aussi ressenti et ce n'est pas toujours très agréable. Au niveau des productions, j'ai trouvé qu'il y avait des intentions totalement différentes. Ce n'est pas forcément mal, tout le monde a réussi à s'y placer et à y évoluer. J'ai trouvé les AG très intéressantes, on projetait des films et des vidéos et on débattait ensuite sur ce que l'on venait de voir ou sur les réflexions qu'on avait eu la journée. Pour moi c'était vraiment le moment de la journée, où l'on sentait un avancement. C'était un vrai point collectif. On pouvait entendre la voix de tout le monde. J'ai aussi apprécié le fait d'entendre d'autres étudiants, parler de leurs problèmes ou de leurs solutions. Car il y en a, comme la récupération par exemple.

M : Tu avais proposé un atelier sur les outils libres, ça s'est bien passé ?

L : Oui, ça a été très bien reçu. J'avais un peu peur qu'il n'y est pas un groupe défini à l'avance et que du coup ça n'allait pas être homogène dans le contenu. Alors que ce n'est pas du tout ce qu'il s'est passé. Quelques personnes gravitaient sur ce projet, venant une heure ou deux dans la journée ou toute une après-midi. Et au final tout ces petits éléments quand ils ont été rassemblés ont donné une production dont je suis assez contente. Quand j'ai parlé d'outils libres, certains voulaient retourner sur la suite adobe mais après avoir discuté un peu ils étaient partants et ont trouvé de l'intérêt dans les outils libres. Un certain enthousiasme se dégageait autour de ce projet.

M : C'était ta première expérience de proposition de workshop, est ce que ça te donne envie de continuer ?

L : Oui ça me met en confiance. Le fait de proposer à d'autre d'étendre leurs possibilités. Je vois l'open-source comme quelque choses dont les gens se privent sans le savoir. De voir que les gens sont réceptif à ça et qu'ils comprennent que ça apporte d'autre choses. L'absence du rapport prof-élèves à rendu aussi l'expérience plus agréable. La transmission était plus fluide.

A : ça entraînait plus d'échanges. Dès qu'il y a une autorité, ont est contraint de la suivre alors que là nous étions dans des configuration horizontales, chacun pouvait apporter quelques choses.

Cécile : Il faut pas forcément voir les profs comme une autorité.

J-E : Certaines se positionne comme tels.

C : J'ai jamais subit l'autorité des profs en école d'art. Peut-être plus au collège ou au lycée. Quand un projet est donnée, j'ai toujours tenté d'aller plus loin, de pas rester dans les limites du projet. Je trouve qu'en école d'art c'est un peu l'inverse de l'autorité qui est présent chez les profs.

A : Le mot autorité est peut-être pas le plus juste. Mais je trouvais ça plus ouvert, plus intéressant, d'être entre étudiants et échanger que d'être sous la tutelle des profs.

J-E : Il existe quand même la notion de figure d'autorité.

L : Des statuts d'autorités.

J-E : Je repense à l'atelier que j'ai fait avec Augustin sur le logiciel MaxMsp. Il y a eu de vrai échanges sur des techniques qui pouvait n'avoir rien à voir mais qui nous enrichissent tous les deux. Et c'était beaucoup plus agréable de sentir qu'il y avait une horizontalité.

M : Peut-être que lorsqu'on parle d'autorité, on constate que l'apprentissage ne vas que dans un sens. L'enseignant qui donne un savoir et l'étudiant qui absorbe.

L : Dans l'atelier que j'ai proposé il y avait un échange d'idée, choses que j'ai favoriser. Par exemple j'ai mis mon ordinateur à disposition et chacun pouvait travailler dessus et faire ce qu'il veut. On ne mettait pas de limites ni n'émettons de jugements sur la qualités des productions ou des idées.

Cécile : Personnellement, j'ai été très séduite par le lieux. J'ai trouvé ça très beau, accueillant. Je ne m'attendais pas du tout à ça. J'ai aussi été surprise de l'esprit de groupe, du partage, la pluralité des étudiants, il y avait des gens en art, en design en architecture, des gens qui venaient de partout en France et en Europe. Mais je m'attendais plus à faire des projets avec le lieu, les résidents. Un des points de déception, à été la tournure qu'a pris le discours du workshop. Quand on parlait de ce qu'était une institution, de ce qui n'était pas une institutions, ça ne m'as pas du tout touché comme réflexion. J'avais l'impression qu'on brassait du vent et qu'on était en train de revendiquer des discours inaudibles. Que des étudiants en art, qui ne sont pas si mal lotis, disent que rien ne vas que nous devons tout changer dans nos école, m'as semblé assez incohérent avec la réalité de nos écoles. Parfois j'ai trouver les remises en questions de l'école assez extrême. On est tous au courant de la tournure que prennent les écoles et je ne dis pas qu'il ne faut rien faire pour changer ce qu'il ne nous convient pas, mais le discours était un peu trop négatif et nous n'avons pas regarder ce qui fonctionnait. J'ai pris le temps aussi de parcourir le lieu et d'aller à la rencontre des résidents. On à discuter un peu et ils avait l'air vraiment ouvert à faire des choses avec nous. C'est dommage de ne pas avoir plus travailler dans ce sens.

M : Je reviens sur ce que tu dit par rapports au discussions qui ont eu lieu, tu t'attend à des sujets en particulier ?

C : Non, je n'est pas l'habitude de faire ce genre de workshop et justement je m'étais pas posé la question. L'entre-soi à aussi été quelque choses qui m'as beaucoup déranger, comment peut-on évoluer dans ce contexte ?

L : N'avons-nous pas besoin de ce temps de réflexion collectif ? Moi je n'aurais pas été prête à agir sachant que ma réflexion est tout juste amorcée sur ces questions là.

C : Moi non plus je ne me sent pas prête à porter un discours de façon national car les problèmes que je rencontre dans notre école sont minime comparé aux autres.

L:Peut-être que beaucoup de gens on ressentis ça, ce qui à donné un groupe qui n'était pas clair sur certaines choses.

Pauline : C'est vrai que moi aussi j'ai ressentis ça. Le soir les gens critiquait tellement de choses que je ne comprenait pas ou que je n'avais pas vécu, que je n'arrivait pas à prendre la parole sur ces sujets.

C : On pouvait se sentir dépasser par ces problèmes et questionnement.

J-E : J'ai trouvé que c'était une belle invitation à se confronter à ce qui nous dépassent. Il y avait un groupe qui avait déjà vécu des expériences similaire avec Avignon, et vous avez du temps pour poncer vos pensées. Pour moi, c'était des choses que je nourrissait vaguement, c'était un peu enfouie et là ça à été l'occasion de les faire fleurir un peu. D'en faire quelques choses.

M : Et c'est aussi pour ça que je me suis beaucoup ennuyé sur la fin et que j'ai choisi de déserté .Nous on est des anciens. Ça fait trois ans qu'on réfléchit sur les écoles d'art, qu'on crée pleins d'outils, qu'on tente de mettre en place pleins de choses, que c'est toujours les mêmes groupes de personnes qui le font. Les questions qui ont été abordée pendant les AG sont des questions qu'on se posent depuis tout ce temps, que nous avons beaucoup discuté et auxquels pour certaines nous avons répondu par pleins de moyens différents. Nous sommes arrivés à un autre niveau de questionnements et de revendications. On a envie d'autre choses. Et ça pose la question de la transmission. Comment nous, les anciens, on vous transmet toutes ces réflexions pour que vous arrêtez de perdre du temps sur ça ?

J-E : je pense que dans une certaine mesures ça à assez bien marché mais que pour vous c'était moins enthousiasmant comme moment.

M : Oui clairement, les moments d'ennuis s'accumulait.

J-E : C'était des moments nécessaire aussi pour nous aussi.

L : C'est pour ça qu'on s'est posé la question de l'archivage. Par exemple quand j'ai vu les vidéos qui ont été faite à Avignon, j'ai pris conscience de pleins de choses. Je pourrais pas dire exactement quoi mais ça à fait bondir d'un pas ma réflexion. Et je me suis demandé pourquoi je n'avais pas vu ça il y a plusieurs mois pour réfléchir en amont sur ce workshop. L'archivage est en outils à diffuser largement. Tous les étudiants doivent s'en saisir. Et quand le prochain workshop arriveras tout le monde aura une base commune.

A : Je voulais savoir combien d'écoles ont été représentée pendant ce workshop ?

M : à Avignon il y en avait 13 et là on en a eu 24. Sur 46 écoles, c'est pas si mal.

Pauline : Beaucoup de choses ont déjà été dites et je me retrouve dans toutes ces choses. J'y suis allé sans savoir à quoi m'attendre, et je suis venu car nous avons fait un workshop sur l'école d'art idéal. J'ai beaucoup aimé l'expérience, que ce soit l'endroit où nous sommes arrivés, la rencontre avec d'autres étudiants. C'est toujours bien de savoir ce qui se fait ailleurs. Il est vrai qu'il n'y a pas eu beaucoup de productions, c'était plus des échanges. J'étais là pour observer, rencontrer des gens. Ça m'a apporté quelques choses, sans savoir vraiment ce que c'est. C'était une bonne expérience. J'ai eu du mal à accrocher avec le côté très engagé parce que je sais pas trop où me placer sur ces questions là .

M : Et est ce que tu pense qu'un meilleur archivage des événements passés aurait pu t'aider mieux à appréhender certaines choses ?

P : Peut-être et c'est vrai que les moments d'AG étaient bien pour faire la transmission de ça. Mais je ne savais pas quoi dire. Je suis d'accord pour tenter d'améliorer nos écoles mais avons nous besoin de tout remettre en question ?

S : Ça rejoint la question des attentes que l'on a en école d'art. Elles sont différentes pour chaque étudiant. J'ai trouvé ce que je cherchais dans les écoles d'art.

J-E : La remise en question de l'école n'est pas juste nécessaire, elle est vitale. Même si ça n'aboutit à « rien ». Nous sommes dans des écoles de création, l'intime est le fuel de l'école. Ce sont des études très personnelles, nous ne sommes dans des usines de productions. Nous ne devrions pas nous poser juste en consommateurs de l'école. Ne pas se satisfaire d'une façon d'apprendre l'art.

P : Mais l'école ne nous interdit rien, si nous avons des revendications, il suffit d'en parler et l'école nous écoute.

M : Parce que nous sommes dans une école très accueillante, ce n'est pas le cas de toutes les écoles.

L : Justement, je trouve que pendant le workshop nous avons passé beaucoup de temps à parler de nos problèmes et j'avais imaginé que nous aurions trouvé un moyen pour dépasser ça. Pour regarder ce qui se fait de bien dans les écoles, pour regarder les solutions mises en place par les étudiants. Peut-être qu'il aurait fallu plus de partages, plus d'échanges sur ce qui fonctionne dans les écoles pour que l'on puisse tous repartir avec un bagage commun de solutions à nos problèmes.

M : C'est aussi dû à l'organisation. Nous avons proposé de repenser les écoles dans un système qui fonctionne comme une école. Avec des workshops, des conférences. Il faut regarder ce qui fonctionne et amplifier ça dans le futur. Trouver les bons formats de transmissions, un lieu plus adaptés... De plus il y a eu plusieurs axes : ceux qui veulent préserver les écoles, qui se retrouvent dans ce qu'elles sont, ceux qui veulent contester certaines choses dans les écoles tout en les gardant en place et ceux qui veulent construire d'autres écoles. Et quand ces trois envies cohabitent, j'ai trouvé qu'ils y avait des dissonances.

J-E : C'était très confus. Trois pôles qui s'emmêlent, qui ne parlaient pas de la même chose.

M : Et pas le même langage.

S : Je pense qu'il faut multiplier ce genre d'expériences et extraire ce qui fonctionne pour pouvoir continuer à se renouveler.

M : Oui, je pense qu'il faut continuer. Je suis très contente que pleins d'étudiants soit prêt à s'investir dans ce genre de projets. Puisque nous, les anciens, arrivons tous en 5ème année, il est temps de passer le relais. C'est avec plaisir que nous le faisons car nous voyons bien que vous avez envies de continuer nos réflexions sur les écoles d'art et leurs futurs.